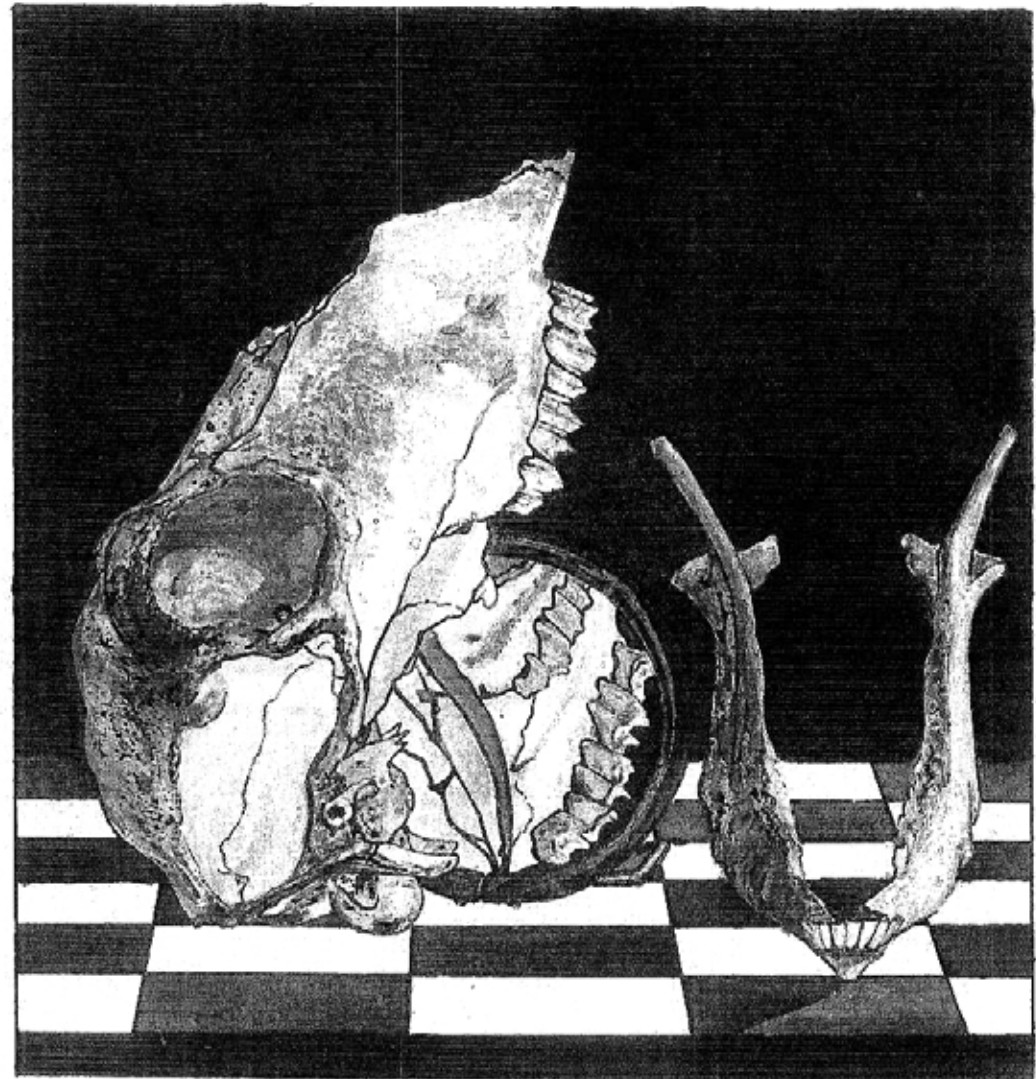
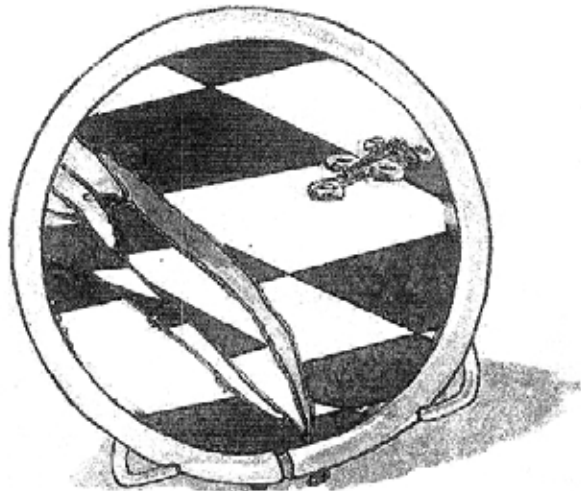


ASYMÉTRIE n°6

bulletin d'un réseau de l'antimonde



GRATUIT
ou prix libre soutien à la librairie ou l'infobus

MARS 08

"Dans l'histoire, comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie" avant on
 coutume de dire... Mais dans ce laboratoire à ciel ouvert qu'est devenu le monde, n'est ce pas
 l'inverse qui est vrai désormais ? Ils ont beau essayer
 de colmater, la mort suinte de partout : des
 collichets cancérogènes comme des
 merveilles nécroscientifiques, de
 l'enthousiasme de synthèse comme
 du cynisme le plus grossier...

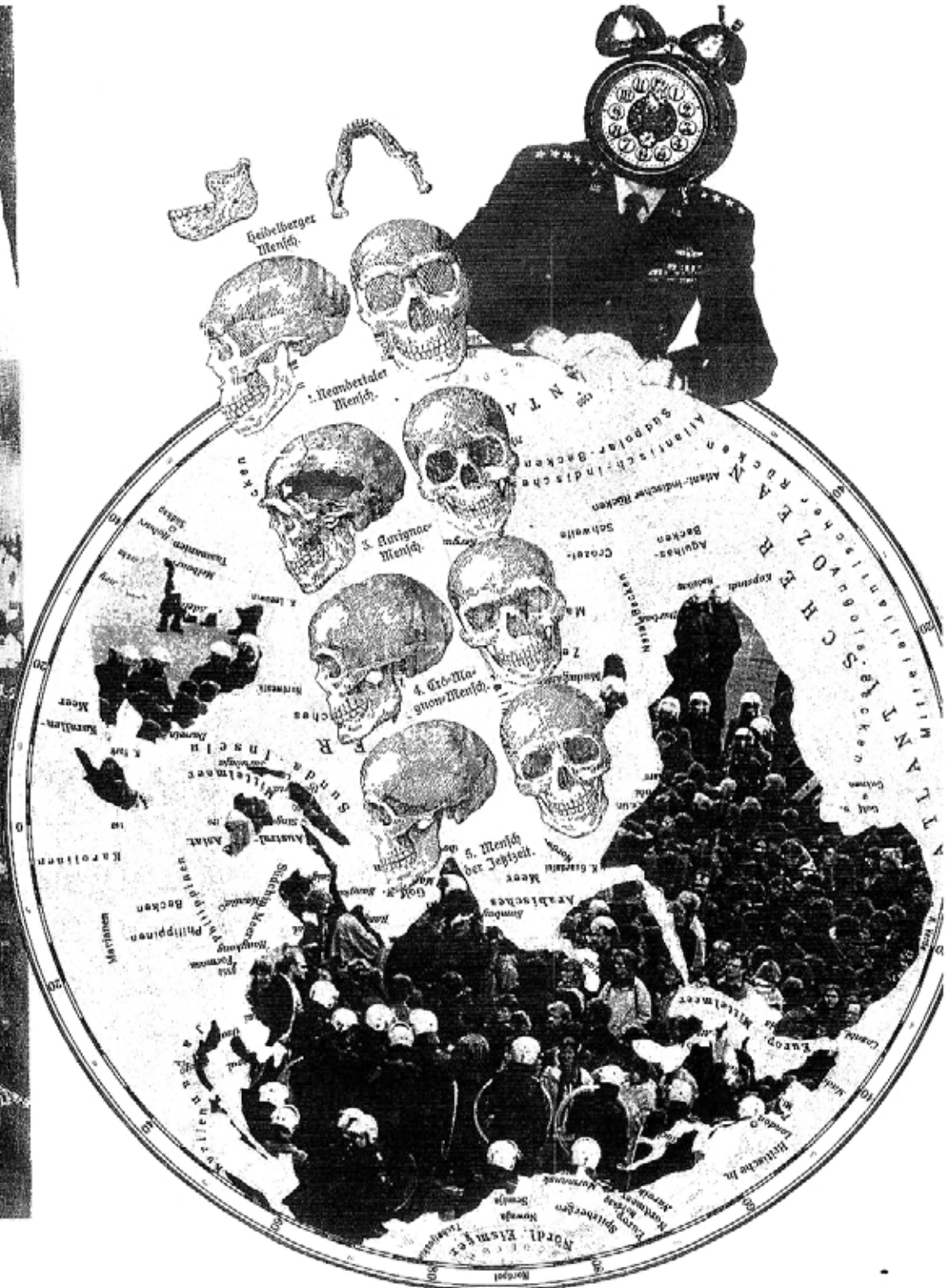
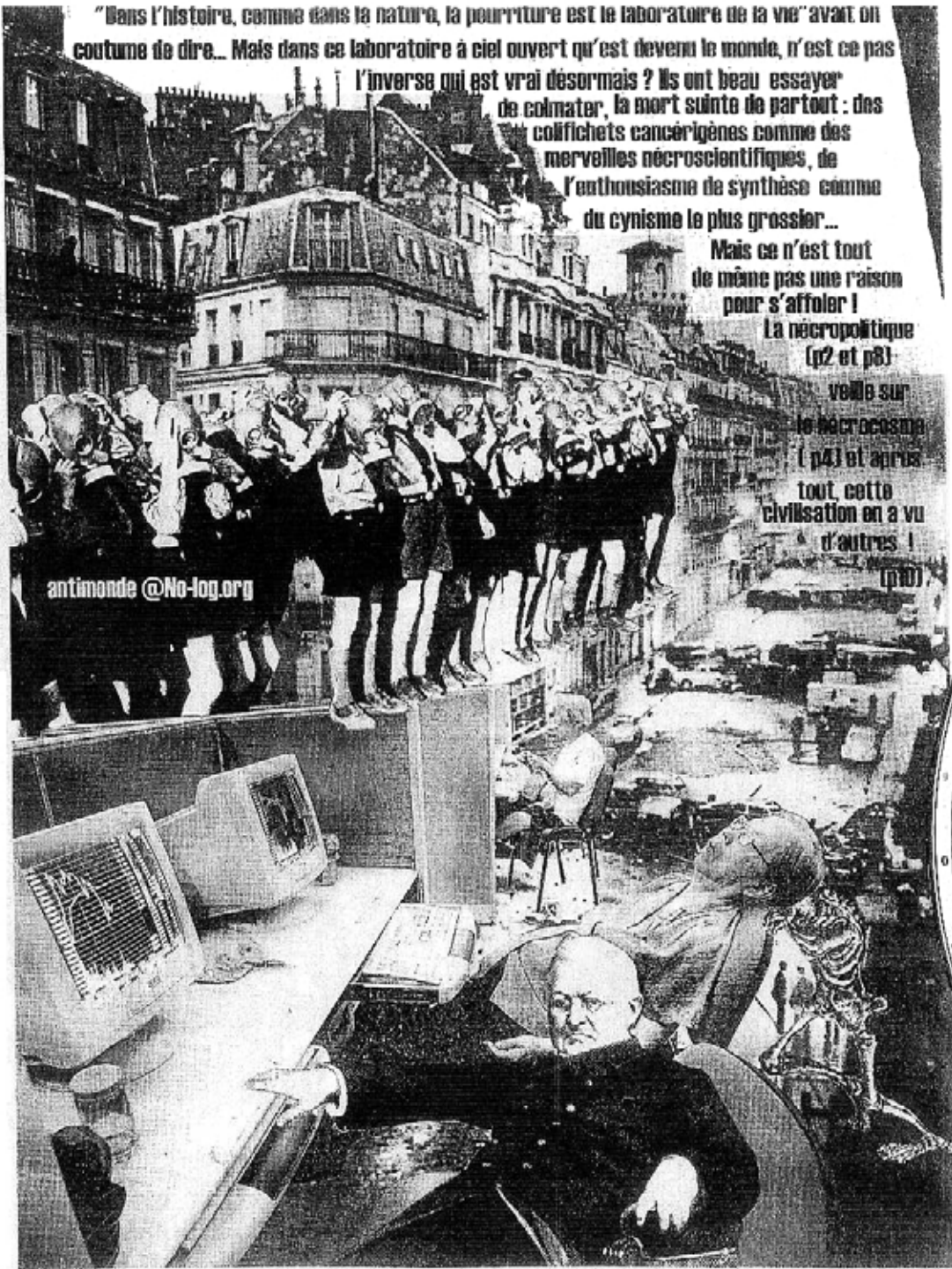
Mais ce n'est tout
 de même pas une raison
 pour s'affoler !

La nécropolitique
 (p2 et p8)

veille sur
 le necrocosmos
 (p4) et après
 tout, cette
 civilisation on a vu
 d'autres !

(p10)

antimonde @No-log.org



Les très nobles populations mexicaines, devenues catholiques sous la terreur impitoyable des envahisseurs espagnols montreraient qu'elles sont restées « primitives » parce qu'elles n'ont pas la terreur ni l'horreur de la mort. Ces peuples étaient, au contraire, héritiers d'une civilisation incomprise des chrétiens d'alors et d'aujourd'hui, et transmise depuis le communisme très ancien. L'insipide individualisme moderne ne peut que s'étonner grossièrement surtout si dans ce texte terne, on dit que des tombes sont sans inscription et qu'on prépare des mets aux morts que personne ne commémore. Véritables morts inconnus non en vertu d'une rhétorique poussive et démagogique mais à cause d'une puissante simplicité de la vie qui est celle de l'espèce et pour l'espèce, éternelle en tant que nature et non en tant qu'essaim stupide d'âmes errantes dans l'« au-delà » et à qui sont utiles, pour son développement, les expériences des morts, des vivants, et de ceux qui ne sont pas nés, dans une suite historique dont le déroulement n'est pas deuil mais joie dans tous les moments du cycle matériel.

Même dans ce qu'elles symbolisent ces coutumes sont plus nobles que les nôtres ; par exemple, ces femmes qui se font belles pour les morts et non pas pour les plus argentés des vivants, comme dans notre société mercantile, égout où nous sommes immergé.

S'il est vrai que sous les dépouilles des sinistres saints catholiques vit encore la forme très ancienne des divinités non inhumaines, comme le Soleil, cela rappelle les connaissances que nous avons de la civilisation des Incas – que Marx admirait- et qui sont parvenues jusqu'à nous ô combien déformées ! Les Incas n'étaient pas primitifs et féroces au point d'immoler les plus beaux spécimens de l'espèce jeune au Soleil qui demandait du sang humain, mais magnifiques d'une intuition puissante, ces communautés reconnaissaient le flux de la vie dans l'énergie qui est la même quand le soleil l'irradie sur la planète et lorsqu'elle coule dans les artères de l'homme vivant et devient unité et amour dans l'espèce unitaire ; espèce qui jusqu'à ce qu'elle ne tombe dans la superstition de l'âme personnelle avec son bilan bigot du donner et de l'avoir – superstructure de la vénalité monétaire- ne craint pas la mort et n'ignore pas que la mort de l'individu peut être un hymne de joie et une contribution féconde à la vie de l'humanité.



Dans le communisme naturel et primitif, même si l'humanité est comprise dans la limite de la horde, l'individu ne cherche pas à soustraire du bien à son frère, mais il est prêt à s'immoler sans la moindre peur pour la survie de la grande phatrie. Soit légende celle qui voit dans cette forme la terreur qu'inspire le Dieu qui s'apaise avec le sang.

Dans la forme de l'échange, de la monnaie et des classes, le sens de la pérennité de l'espèce disparaît tandis que surgit le sens ignoble de la pérennité du pécule, traduite dans l'immortalité de l'âme qui contracte sa félicité hors de la nature avec un dieu usurier qui tient cette banque odieuse. Dans ces sociétés qui prétendent s'être haussées de la barbarie à la civilisation on craint la mort personnelle et on se prosterne devant des momies, jusqu'aux mausolées de Moscou, à l'histoire infâme.

Dans le communisme qui ne s'est pas encore réalisé mais qui reste une certitude scientifique, on reconquiert l'identité de l'individu et de son destin avec celle de l'espèce, après avoir détruit à l'intérieur de celle-ci toutes les frontières constituées par la famille, la race et la nation. Avec cette victoire prend fin toute crainte de la mort personnelle et alors seulement disparaît tout culte du vivant et du mort – la société d'étant organisée pour la première fois sur le bien-être, la joie et la réduction au minimum rationnel de la douleur, de la souffrance et du sacrifice- parce que tout caractère mystérieux et sinistre a été ôté au déroulement harmonieux de la succession des générations, condition naturelle de la prospérité de l'espèce.

Amadeo Bordiga (1889-1970)

.-Nécropolitique et technoscience- : manipulations du vivant ?

« Qui sont les rats de laboratoire qui vont bouffer du rab ?

Prisonniers du sous développement durable... » la rumeur

Colonialité du pouvoir.

Le capital, nous le voyons bien en ce moment, n'a pas procédé seulement à un démantèlement de l'Etat social, tel qu'il l'avait modelé dans l'entre deux guerres (sous l'impulsion de Ford et Roosevelt notamment) et à la libération (Yalta et Plan Marshall), mais a également formaté l'Etat pénal qui sévit à son service en Occident et ailleurs depuis 1975 (date des dernières décolonisations et de la fin de la guerre du Vietnam), et plus encore depuis 2001 (voir Wacquant). Janus géopolitique depuis 1989, le capital n'a pas seulement établi un contrôle transversal des corps (biopolitique) mais bien surtout une nécropolitique comme processus de répression et de destruction organisée, comme économie sacrificielle dont le fonctionnement requiert l'abaissement généralisé du prix de la vie d'une part, et de l'autre le déploiement continu de moyens sans fins .

Aujourd'hui la simulation permanente de l'état d'exception, à échelles nationales comme internationale, justifie la guerre contre la terreur, guerre d'éradication, indéfinie, absolue, qui revendique le droit au fichage, à la torture et à la détention infinie, et le maintien de la paix par une contre-terreur institutionnalisée..

Historiquement la stratégie des Etats dominants a toujours consisté à spatialiser et à décharger cette terreur en en confinant les manifestations les plus extrêmes dans un tiers-lieu stigmatisé racialement et socialement : la plantation, la colonie, le bagne, la

camp, le ghetto ou comme aujourd'hui la prison et autres lieux du ban.

La combinatoire de ces formes d'occupation et ce pouvoir de segmentation, de confinement et de destruction sont maintenant aussi exercés par des pouvoirs privés, « sans contrôle », ce qui a conduit à l'émergence de modes de domination sans responsabilité (voir SMP mais aussi géo-ingénierie).

Etat et capital ne se sont jamais opposés mais ont toujours contrôlé la société et ses marges à partir des oligarchies industrielles, principalement militaro-scientistes et médiatiques. La démocratie en vogue et le capitalisme à travers les crises ont pour principale caractéristique de produire la mort à partir d'un calcul instrumental de la vie et du politique, à partir d'une administration dépensière des corps humains, de laquelle résulte la décharge de tous ceux qui ne comptent pas.

L'illusion d'ascenseur social ayant implosé, ce sont toujours les vieux critères de propriété et de soumission qui distinguent et définissent les sans-parts des ayants-droits, les possédants des dépossédés .

Eros et thanatos dans le capital

L'industrialisation de l'individualisation dans la jungle capitaliste s'est entrecroisée à la domination des masses et des foules, dans un régime de production et de prolifération des différences. L'économie politique contemporaine, héritage de l'esclavage, du colonialisme et de l'impérialisme, a fait de la composition et de la fusion des différences sa matière d'échange principale en même temps que la monnaie même de cet échange. Là où il y a eu une histoire sociale de la violence comme là où il y a une violence fondée sur le genre, la revendication de la différence apparaît souvent comme le substrat naturel de la revendication d'humanité. Se proclamer différent devient une manière d'échapper à la négation imposée, de renégocier toujours les modes et les termes d'une politique de l'(inhumain) « en-commun » (voir LQR).

L'accumulation économique et la surproduction industrielle et agro-alimentaire ne sont que des corollaires à la famine et à la mise au ban généralisées, dans ce système-monde marqué tant par diverses expressions de terreur, de pillage des vies que par divers modes de souveraineté et donc d'administration de la terreur ...

La souveraineté, pour contredire Carl Schmitt, n'est pas tant de décider de l'exception, donc de la vie et de la mort, de la vérité et de la fiction, que de disposer du superflu, de l'indifférence à la mort et du pouvoir de manufacturer toute une foule de gens dont le propre est de vivre au bord de la vie, pour lesquels vivre c'est s'expliquer en permanence avec la mort. La mort devient spectrale, tant par la façon dont elle est vécue que par la manière dont elle est donnée.

Comme le souligne Mbembé le pouvoir nécropolitique, impérialiste, phalocrate et bourgeois opère par une sorte de réversion entre la vie et la mort, comme si la vie n'était que le médium de la mort, ce qu'avait déjà senti Benjamin en posant l'urgence comme moteur premier de notre histoire : « le pouvoir nécropolitique cherche toujours à abolir toute distinction entre les moyens et la fin. Pour cette raison, il est indifférent aux signes objectifs de la cruauté (dégâts collatéraux, et peu importent les pertes !) ; à ses yeux, le crime constitue une part fondamentale de la révélation, et la mort de ses ennemis est, par principe, dépourvue de toute symbolisation. Une telle mort n'a rien de tragique ».

Voilà pourquoi le capital et sa police, qui fait des heures sup, peut multiplier la mort à l'infini, soit par petites doses, soit par des poussées spasmodique. Aux grandes guerres s'ajoute la stratégie des « petits massacres », selon une implacable logique de séparation, de strangulation et de vivisection, comme le subissent la Palestine, l'Irak, l'Afghanistan, la Somalie, les régions du Caucase...

Nous ne sommes toujours pas sorti du procès qu'établissait Fanon dans les Damnés de la Terre : le procès par lequel le sujet colonial se retourne contre lui-même et s'affranchit des conditions de son émergence dans et par la sujétion. Pour Fanon la vie psychique comme cri, comme hurlement, est fortement impliquée dans ce processus

d'affranchissement qui procède naturellement d'une pratique absolue de la violence, du soulèvement, de l'insurrection, plus que, comme le concept de servitude volontaire l'implique encore aujourd'hui, dans des actes abstraits comme l'auto-reproche, la mélancolie ou l'interdit. ... Les émeutiers de novembre l'ont bien compris.

Comme dirait l'autre : pas moyen d'être calme, car l'air est au napalm...



Nous ne souscrivons pas, pour de nombreuses raisons (la conception très arrêtée de l'« espèce », « la certitude scientifique » du communisme, etc.), à ce que développe le léniniste Bordiga dans ce court texte. Mais il nous a tout de même semblé intéressant de le republier pour sa façon de prendre à rebrousse poil la nécrophobie occidentale. (Dans un autre genre, voir Le culte de la charogne de Libertad republié récemment)

A Janitzio on n'a pas peur de la mort¹

• Au Mexique, dans le lac « Patzcuaro » se trouve la petite île de Janitzio. A 2350 mètres d'altitude un paysage étonnant s'offre aux visiteurs : des eaux tranquilles, des montagnes au versants tourmentés, un ciel si proche qu'on pourrait presque le toucher du doigt. Descendant d'une race fière les indiens « Tarascanos » combattirent contre les conquistadores espagnols. Ils furent battus et adoptèrent la religion chrétienne des envahisseurs ; mais les saints qu'ils vénèrent ont conservé les caractères des anciennes divinités, le Soleil, l'Eau, le Feu et la Lune. Les « Tarascanos » sont habiles dans le travail du cuir, dans la sculpture du bois, dans le travail de l'argile et dans le tissage de la laine. Ils le sont aussi en tant que pêcheurs. Quand ils retirent leurs filets à la forme étrange, ressemblant à de gros papillons, ils sont toujours grouillants de poissons. Mais si laborieux soient-ils, les « Tarascanos » restent encore très primitifs. Ils considèrent, en fait, la vie comme un état transitoire, un court moment qu'il faut passer pour atteindre la béatitude de la mort. La mort ne représente plus une inexorable fatalité ; au contraire elle est considérée comme un bien, l'unique bien vraiment inestimable. Voilà pourquoi « le jour des morts » n'est pas, pour les habitants de Janitzio, un jour de douleur. La fête commence de bon matin. Les maisons sont décorées pour la fête et toutes les images des saints s'enrichissent de dentelles et de fleurs de papier. Les portraits des défunts sont exposés et illuminés par des dizaines de cierges. Les femmes préparent les plats favoris des parents défunts pour qu'en revenant voir les vivants ils en tirent satisfaction.

• Dans le cimetière, derrière l'église, souvent, n'ont pas de noms. Il n'y a Mais ce n'est pas pour cela qu'on cimetière au village est recouvert de puissent aisément trouver la route



on décore aussi les tombes, qui très pas d'inscriptions funèbres à Janitzio ! oublie les morts. Le chemin qui conduit du pétales de fleurs afin que les défunts de la maison.

• Le jour des morts » les femmes de Janitzio se font belles. Elles peignent leurs longues tresses sombres et se parent de bijoux en argent. Le costume est composé d'une longue jupe rouge bordée de noir, aux larges plis. La chemise brodée disparaît sous le « rebozo » qui recouvre la tête et les épaules, et duquel souvent dépasse la petite tête du dernier-né. A minuit les femmes vont toutes ensemble dans le cimetière et s'agenouillent pour prier leurs chers défunts. Elles allument des cierges, les plus grands en l'honneur des adultes et les plus petits pour ceux qui ont quitté trop vite « cette vallée de larmes ». Puis elles s'abandonnent à la méditation qui, peu à peu, se traduit en paroles. Ainsi commence une litanie qui n'est pas faite de douleur mais exprime la communion existant entre les vivants et les morts. Pendant ce temps les hommes restés au village se réunissent tout près de l'église ou a été élevé un catafalque noir dédié aux morts qui n'ont plus personne pour prier pour eux. Ils retournent à la maison vers l'aube, tandis que leurs femmes qui ont veillé toute la nuit au cimetière iront suivre la messe à moitié cachée dans leur « rebozo ». C'est ainsi que se déroule à Janitzio la « journée des morts ». Sur les visages des habitants du village on ne lit pas de douleur mais la joyeuse expectative de celui qui attend la visite de personnes qui lui sont les plus chères. »

Nous avons repris tel quel et avec son titre cet article tiré d'un journal italien pour les enfants. C'est un des si nombreux rabâchages de la production « culturelle » étasunienne qui passe de journaux en journaux et de revues en revues, sans que les plumitifs de service ne perçoivent rien d'autre que le degré d'effet du morceau qui circule. L'énième reproducteur n'a même pas songé au sens profond que sa diffusion cache; même dans sa forme conformiste traditionnelle.

¹ Ce texte est paru en 1961 dans le *programma comunista* et a été traduit en français par Camatte dans son recueil *Bordiga et la passion du communisme* (Spartacus 74)

Ces nouveaux scientifiques font d'ailleurs penser aux bureaucrates que Max Weber décrit dans *Economie et société*, dont la déshumanisation constituait la plus grande « vertu » aux yeux du capitalisme, et qui « rigoureusement objectifs » n'en étaient pas moins « indifférents aux affaires des hommes. ». Ce scientisme du XXIème, moins lyrique que ses prédécesseurs, n'en est finalement que plus macabre et fanatique.

La caque sent toujours le hareng

« Proverbe français rappelant qu'on se ressent toujours de son origine, de son passé »
Dictionnaire Larousse

Réformes de l'école, de la justice, de l'hôpital, durcissements pénaux en cascade, etc. au delà du simple opportunisme sécuritaire c'est tout l'appareil disciplinaire qui cherche « sa voie » ces dernières années. Les notions d'Etat pénal ou de workfare qu'on utilise pour caractériser ce nouveau cours permettent de faire ressortir les similarités au delà des frontières et des colorations politiques, mais on peut aussi considérer, en se plaçant dans une perspective longue, qu'il s'agit tout simplement d'un « retour aux sources ».

Tout l'appareil disciplinaire (dans le sens large école-hopital-asile-justice-prison) s'est pleinement constitué lors de la révolution industrielle dont il était le pendant essentiel. Préparer à la mise au travail et isoler les déviances, normaliser les pauvres en les socialisant, cette tâche entamée par divers mouvements philanthropiques et religieux, fut ensuite reprise et amplifiée par les Etats.

Les conflits de classe très marqués et la montée en puissance du mouvement ouvrier organisé ont beaucoup influé sur les buts et le fonctionnement des institutions disciplinaires d'avant 14. L'école devint ainsi le lieu central de diffusion de la religion civile nationaliste, véritable contre-feu de la société bourgeoise face à l'internationalisme prolétarien. Le caractère particulièrement offensif, voire militariste, des politiques disciplinaires découlait du sentiment, très répandu à l'époque, que le capitalisme était engagé dans une course de vitesse avec le socialisme.

La société de production de masse/consommation de masse qui succède à la vieille société bourgeoise, si elle garde l'appareil, change l'esprit de la politique disciplinaire. Appuyée sur l'intégration du mouvement ouvrier et la contractualisation de la lutte des classes, elle privilégie des méthodes de socialisation moins rugueuse et met au goût du jour cette prévention dont on nous rabat encore les oreilles. La neutralisation syndicale et politique, le conditionnement marchand venant évidemment prêter main forte aux fleurissantes institutions d'insertion sociale. Hélas ! La crise durable qui commence au milieu des années 70 va progressivement mettre à mal ce modèle, pour des raisons diverses, bien connues désormais (chômage, relégation des populations immigrées, délitement des vieilles structures d'encadrement, etc...). C'est là que les notions d'Etat pénal ou de Workfare sont pertinentes (voir *Néropolitique* dans ce numéro). L'appareillage cybernétique joue bien entendu son rôle mais ce qui anime la politique disciplinaire c'est un rapport social pas une dynamique autonome de Moloch comme voudraient le croire certains. Et justement, l'évolution incertaine de ce rapport social peut se lire dans la seconde jeunesse d'une philosophie disciplinaire tombée en désuétude depuis le début du XXème.

La récurrence de la technique de l'examen avec élimination (moment par excellence de l'exercice du pouvoir disciplinaire pour Foucault) dans tous sortes de programmes de télé-réalités ou de séance de rencontres type « speed dating », fait écho aux dépistages de dangerosité et d'asocialité réalisés dans les écoles maternelles, avec la prison pour mineurs en embuscade. De là aux conceptions eugénistes il n'y a qu'un pas, que qui on sait n'a pas hésité à franchir, mais il n'est pas le seul ; les obèses, entre autres, utilisent eux aussi ce genre d'antennes pour se justifier. Il y aura donc bientôt les foncièrement victimes (schizophrène, suicidés, etc.) et les foncièrement mauvais, « les monstres », qui ne peuvent vivre en société et, lentement mais sûrement, réapparaît une politique d'élimination sociale : sous la peine plancher, l'emprisonnement perpétuel. Il n'est pas anodin non plus que l'on veuille désormais juger les fous, tant bien même on les aurait reconnus irresponsables, c'est justement en cessant de les tolérer, en les excluant définitivement que la conception disciplinaire moderne et sa morale du travail ont commencés à prendre forme au XVIIème.

Certes nous n'en sommes pas aux workhouse anglais mais le travail obligatoire est réapparu, on n'envoie pas les apaches au bain mais le lascar joue désormais le même rôle de barbare de l'intérieur, on ne se délecte plus des couvertures du *Petit parisien* mais ce sont les faits divers qui donnent le là de la politique pénale, le racisme colonial est has been mais les politiques d'ethnisation font leur premières armes, etc., etc. Bref, rien ne vaut vieilles marmites et vieilles soupes pour faire passer le goût du pain aux affamés !

La mort infuse...

« Mort, tu as très bien assiégé le monde
de toutes parts à la ronde :
tu lèves sur tous ta bannière.
tu ne trouves personne qui te réponde
ni par force ni par faconde,
tant tu as un visage d'épouvante. »

Helinant de Froidemont
Les vers de la Mort

Travail vivant ?

« Dans toute production capitaliste, en tant qu'elle ne crée pas seulement des choses utiles, mais encore de la plus value, les conditions de travail maîtrisent l'ouvrier, bien loin de lui être soumises, mais c'est le machinisme qui le premier donne à ce renversement une réalité technique. Le moyen de travail converti en automate se dresse devant l'ouvrier pendant le procès de travail même sous forme de capital, de travail mort qui domine et pompe sa force vivante. »

Marx *Le Capital*

Dès lors que, dans le capitalisme moderne, le travail devient salarié, il se transforme par là-même en une activité purement séparée et aliénée. L'égalisation des tâches, supposée par la concurrence marchande, la standardisation et la concentration progressives dans des fabriques puis des manufactures mécanisées entraînent la disparition du « savoir-faire » et l'incorporation de l'ouvrier à « un mécanisme mort » auquel il est intégralement subordonné. La machine incarne un seuil nouveau de l'exploitation et de la dépossession du travailleur car elle parachève la mise du vivant au service de l'inerte, l'autonomie de la production par rapport au producteur.

Pourtant, au sein du mouvement ouvrier organisé, l'apologie du travail et la foi aveugle dans le progrès sont toujours allées de pair: l'irrésistible développement des forces productives devait ouvrir la voie à un socialisme conçu comme le triomphe du travail sur le capital parasite. Et, chacun à leur manière, en militarisant ou en planifiant, bolcheviks et socialistes sûrent allier leur théorie à la pratique... Si la lente déconfiture des vieilles institutions ouvrières et les convulsions des années 60-70, mirent à mal ces vieux dogmes, gauchisme ouvrieriste et management néo-humaniste parvinrent à freiner à temps les remises en cause d'une doxa laborieuse et techniciste qui constitue aujourd'hui encore, le socle idéologique de la gauche.

On comprend mieux la persistance de toutes les variantes « non bourgeoises » de l'apologie du travail quand on constate qu'elles n'ont toujours eu qu'un ennemi : le travailleur lui-même. En effet, il est probablement celui qui se fait le moins d'illusions sur les vertus émancipatrices de la production. Plusieurs brochures récentes¹ rappellent que, lors des grandes confrontations du siècle dernier (guerre d'Espagne, grèves de juin 36, de mai-juin 68, des années 70 en Italie et aux USA),

¹ Deux textes très instructifs de Bruno Astarian : *Les grèves en France en mai-juin 68 et Aux origines de l'« antitruvail »*, ainsi qu'un texte de Michael Seidman *Pour une histoire de la résistance ouvrière au travail(...)* publiés par Echanges et mouvements (BP 241 75866 Paris cedex 18)



loin de vouloir reprendre en main l'usine, les ouvriers cherchaient surtout, par la fête, la fuite, le sabotage, etc., à se soustraire à son carcan mortifère.

Et, comme le constatent Gilles Dauvé et Karl Nesic lorsqu'en Espagne « Un autre avenir balbutiait, portant en lui le dépassement du travail en tant qu'activité séparée.(...) La pratique des prolétaires espagnols, à l'usine comme au champ, n'a jamais visé à développer les forces productives, mais à vivre libres. »². La CNT, convertie à l'économie de guerre républicaine, n'hésitera d'ailleurs pas à recourir à des mesures disciplinaires contre l'absentéisme dès les débuts du conflit...

L'ensemble de l'appareil de production s'étant édifié à partir de la domination du travail mort sur le travail vivant, et ne se développant que pour contraindre toujours mieux le travailleur, il n'est pas étonnant qu'en période de lutte, « relancer la machine » ne soit pas le premier réflexe.

D'ailleurs, ce que le mouvement des occupations de 68 a exprimé de plus radical, c'est probablement le début d'une critique sociale de sa propre activité entamée dans plusieurs secteurs. Sans reprendre l'exemple usité de l'ouvrier d'une usine d'armement qui se bat pour le maintien de l'entreprise qui le « fait vivre », il est évident qu'« on ne pourra pas se passer » d'une remise en cause radicale du pourquoi et du comment de la production et ce dans tous les domaines.

Car, si cette société et ses gauchistes se gargarisent d'« immatériel » et de « fin du travail », l'industrie continue à enfanter de plus belle ces nuisances qui, sous forme de marchandises ou de nappes de mazout, empoisonnent la moindre parcelle de nos existences (Voir *De la suie dans le sang* dans ce même numéro). Comme le désastre le prouve chaque jour, il serait parfaitement absurde de prétendre autogérer, sous prétexte d'un hypothétique confort offert par le confinement technologique, tout le *poïds mort* que représentent les produits du travail moderne.

Sauve qui peut !

« Le capitalisme n'agit pas spontanément dans l'intérêt de sa propre survie. L'histoire nous l'a malheureusement appris. C'est au mouvement social et à la puissance publique d'inventer les mécanismes qui paradoxalement assurent la survie du capitalisme. »

Philippe Fremiaux

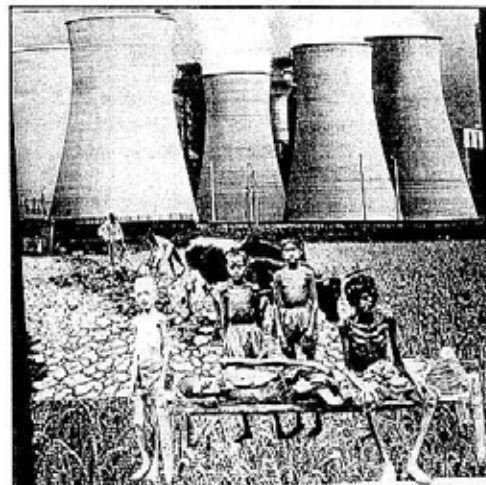
Ce constat d'un économiste de gauche résume bien les angoisses persistantes du large spectre des porteurs de béquilles du système : journalistes, qui critiquent le pouvoir mais « toujours du point de vue de l'intérêt optimum du pouvoir » (IS), technocrates pas encore reconvertis dans les affaires, militants altercapitalistes et penseurs universitaires en mal de consensus, etc ; toutes les petites mains de l'autorégulation harmonieuse de la société industrielle ont effectivement du mourron à se faire. Car la classe capitaliste est restée fidèle à elle-même : « Après moi le déluge ! Telle est la devise de tout capitaliste et de toute nation capitaliste » (Marx).

Ainsi, « l'oligarchisation » (voir les n°2 et n°3 de ce bulletin) du capitalisme occidental continue imperturbablement. Désormais, on ne s'étonne plus que Mme Clinton brigue la succession du fils Bush, que la pouffiasse cocainomane qui dirige la Rance se transforme à l'étranger en VRP d'Areva dirigé par sa copine Lauvergeon et nouvelle poule aux œufs d'or de son pote Bouygues, que la presse soit presque entièrement au main de philanthropes désintéressés comme Murdoch, Bolloré, Berlusconi, etc... Ce phénomène fait bien évidemment écho à la forte centralisation du capital provoquée par la globalisation (formation d'oligopoles sur de nombreux marchés), à l'entre-deux de la politique étatique qui oscille entre welfare, workfare et Etat pénal, et surtout à la financiarisation galopante et ses aléas. On peut faire découler toutes ces évolutions du problème structurel de rentabilité que rencontre le capital depuis les années 70 et qui pousse à user et abuser des méthodes les plus simples : collusions avec le sommet de l'Etat, spéculation sur les marchés, entre autres, quitte à mettre en danger l'équilibre de l'ensemble comme on est en train de le vérifier avec la crise des prêts immobiliers.

Mais plus qu'une simple conséquence de la crise larvée de l'accumulation, « l'affolant court-termisme » des classes dominantes dénotent vraisemblablement un pessimisme plus profond quant

falsification. Il ajoute qu'il ne connaît pas toutes les méthodes et ne mentionne pas toutes celles qu'il connaît. Il indique 6 espèces de falsification pour le sucre, 9 pour l'huile d'olive, 10 pour le beurre, 12 pour le sel, 19 pour le lait, 20 pour le pain, 23 pour l'eau de vie, 24 pour la farine, 28 pour le chocolat, 30 pour le vin, 32 pour le café, etc... » Les crétiens qui pensaient avoir trouvé en Ronald Mc Donald le grand Satan en sont pour leur frais, il n'est au mieux que le digne héritier d'une longue tradition qui, avec la chimie moderne et ses pesticides puis maintenant les biotechnologies, a délaissé les petits magouillages d'arrière boutique pour les traficotages à grande échelle. L'hypermodernité occidentale a beau se rever immaculée et numérique, elle n'a jamais vraiment quittée ses langes de smog et de sciure...

Le scientisme en roue libre



« Maintenant, si l'on fait un pas de plus et que, sortant de l'heure présente, on essaie d'entrevoir ce que produira dans l'avenir cette civilisation industrielle que nous vantons, l'espérance n'a plus de bornes.

Par l'application des sciences expérimentales nous poursuivons un but final : remplacer la civilisation industrielle par la civilisation esthétique et affective. Les hommes ont travaillé d'abord par crainte : ils travaillent aujourd'hui et travailleront longtemps encore par intérêt - ce qui est un progrès immense : enfin, ils travailleront plus tard, poussés par la sympathie et l'amour du beau. »

Félix Foucou in *La science illustrée* (oct.1876)

Si les hommes ne travaillent toujours pas par « amour du beau » c'est bien que quelque chose « clochait » depuis le début. Or, dans ce genre d'envolées lyriques, courantes à la fin du XIXème, la civilisation industrielle était souvent

opposée à une civilisation militaire dont elle constituait l'inévitable dépassement. Pourtant, quelques décennies plus tard, la boucherie mécanisée de 14-18 réconciliera armée et industrie et de cette union naîtront les technosciences, dont le premier triomphe fut, comme on le sait, la bombe atomique. Ce succès foudroyant (sic) ne manqua pas de tempérer l'ardeur des contemporains et la forme la plus conquérante et délirante du scientisme, fut temporairement obligée de la « mettre en sourdine ». Le concubinage guerrier de la science moderne avait en effet en partie enterré les illusions quant à sa mission pacificatrice ou exclusivement bienveillante. Le simple fait d'avoir le sentiment de vivre en permanence avec l'épée de Damoclès de la guerre nucléaire au dessus de la tête ne pouvait que refroidir les plus vifs enthousiasmes. Mais cette relative modestie n'empêcha pas, bien au contraire, la recherche de continuer et cette fois-ci dans un cadre étatique ou semi-étatique garantissant la pérennité des financements et des découvertes.

En ce début du XXIème siècle, si les vieilles méfiances n'ont pas été, fort heureusement, complètement annihilées, on revoit pavaner un scientisme radical voire messianique. Géo ingénierie pour « réparer le climat », propulsion « turbo nucléaire » pour traverser l'atlantique, victoire médicamenteuse sur la mort grâce à la recherche « transhumaniste », tous ces projets, plus sérieux les uns que les autres, mettent « à l'ordre du jour » les vieilles lubies de la science fiction.

Bien évidemment, la vie éternelle sur une autre planète n'est pas pour demain, mais là n'est pas l'enjeu car ce que masquent ces délirantes ambitions, ce sont de bien plus prosaïques bidouillages génétiques et nécrotechnologiques. Pour quelques illuminés qui rêvent de refroidir la terre, des centaines d'autres travaillent d'arrache pied à contrôler et conditionner toujours plus étroitement toute forme vivante selon les besoins de l'économie.

Ces chercheurs n'ont plus rien à voir avec les doux rêveurs épris de science pure de la légende ; indifférents aux implications réelles de leurs travaux, ils savent très bien se contenter des quelques vaseuses justifications (contre la faim dans le monde pour les OGM, contre la maladie de Parkinson pour l'imagerie cérébrale, etc..) que leur fournissent leurs hiérarchies étatiques et marchandes.

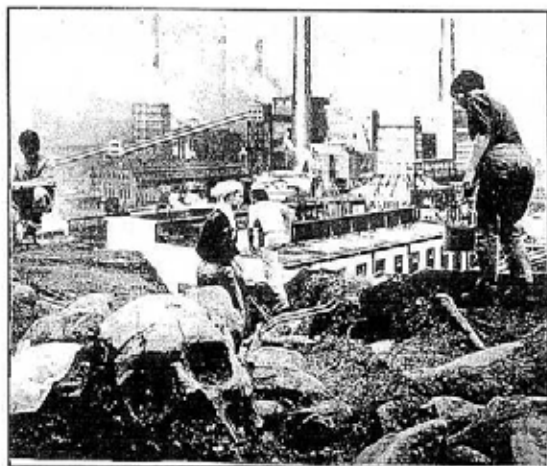
Et c'est finalement là que le scientisme dans sa forme la plus grotesque et la plus ignoble perdure.

² In *Prolétaire et travail : une histoire d'amour ?* disponible à AREDHIS BP 20306 60203 Compiègne cedex ou sur le site tropolain0.free.fr

Smog et sciure

« Quand le ciel bas et lourd pèse
comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs
ennuis,
Et que l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les
nuits
Quand la terre est changée en un cachot
humide
Où l'espérance, comme une chauve souris
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds
pourris ;
Quand la pluie étalant ses immenses
trainées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux (...) »

Baudelaire *Spleen*



On peut aussi « voir » dans ce poème une description fidèle de l'ambiance des villes au début de l'ère industrielle : constamment couvertes de nuages noirs de poussière de charbon agrémentés de particules de fer, d'effluves de chlore ou de ciment, traversées dans leur centre par des locomotives à vapeur, elles semblaient irrémédiablement condamnées à la nuit et au brouillard, ce qui eu, comme double effet, d'éroder durablement la perception humaine et de stimuler le développement de l'éclairage au gaz. Et ce n'est pas aux abords du fleuve que le citadin du XIX^{ème} pouvait espérer trouver refuge : souillé préalablement par l'industrie minière et chimique, il allait, dans la ville anglaise de Leeds, jusqu'à prendre la même teinte que le ciel, du fait de rejets de teinture noire par l'industrie textile. Ces villes transformées en cachot devinrent un thème récurrent de l'art de l'époque (chez le poète belge Verhaeren, le peintre anglais Turner, le graveur français Doré entre autres) et les autorités s'aperçurent peu à peu que l'atmosphère saturée des nouveaux taudis nuisait à la reproduction de la force de travail, ce qui inspira diverses réformes urbaines et une relative déconcentration industrielle.

Comme tout cela semble loin désormais ! Les villes européennes, qu'on aura bientôt entièrement vidées de leurs pauvres, retrouvent une homogénéité ethnique et sociale admirables : fini ouvriers et chômeurs, place aux créatifs travaillant sur ordinateur ! Et rien ne manque aux nouveaux ensembles durables et citoyens : péages écologiques et passages piétons, coulées vertes et police de proximité... Hélas, ces nouvelles cités radiennes ne seront pas paisibles bien longtemps avec la guerre sociale qui gronde à leur porte et menace un jour ou l'autre de gagner le centre. Si ce n'était que ça ! Voilà que pour l'arrosage, l'eau vient à manquer, les nappes phréatiques battant tout à la fois leurs records historiques de baisse de niveau et de taux de pollution. Et que peuvent penser de jeunes parents soucieux de la santé de leur progéniture, des seuils de pollution de l'air par les particules dépassés 220 fois en 2007 à Paris ? Pas grand chose, ils se contentent d'un vague unanimité écolo en guise de placebo où se dessine déjà l'assentiment à toutes les mesures d'exceptions, policières et sanitaires, que jugeront bon de prendre les autorités. Certes, les journaux continueront de prédire l'inévitable avènement d'un capitalisme post-industriel voire bio avec son lot de nouvelles consommations gratifiantes et compensatrices, mais un coup d'œil à la page d'après suffira à doucher tous les espoirs. Et voilà l'Eden bobo qui se renferme comme un tombeau sur les illusions régressives et pacifistes des enfants sages du capital ! Du cachot au tombeau, de la métropole carbonifère à la nécropole cyber, la boucle est bouclée...

Le raccourci n'est pas aussi hasardeux qu'il y paraît. Ainsi, dans un autre genre, après les consensuelles protestations contre la « malbouffe », une inquiétude plus réelle commence à se faire jour sur le contenu des assiettes. Or la falsification-dégradation des aliments doit justement beaucoup à la « révolution » industrielle. En effet, afin de nourrir des populations qui, pour les besoins de la fabrique, avaient été coupées de la campagne et de ses cultures vivrières traditionnelles, on n'hésita pas longtemps à délayer la farine avec du plâtre ou le pain avec de la sciure. Dans *Le Capital*, Marx évoque le *Traité sur les falsifications des marchandises* du chimiste français Chevallier qui « passe en revue 600 et quelques articles et compte pour beaucoup d'entre eux 10,20,30 méthodes de

aux évolutions à venir. La fin de la très relative cohésion sociale issue de l'après-guerre et de son potentiel intégrateur, la ghettoïsoïse progressive et les violences qui en découlent, le désastre bien sûr qui n'en finit pas de changer de physionomie, etc....(sic) Tous les nuages noirs qui s'accumulent n'incitent pas à la prospective et aux longues tergiversations et « prend le fric et tire-toi » semble effectivement un adage plus adapté à la situation !

Le tableau dressé paraît exagérément sombre à certains, le capitalisme étant après tout, un système rationnel et régulé. Certes, mais c'est oublier que pour en arriver là, il a fallu deux conflagrations mondiales, des millions de morts et lors de cette période troublée la bourgeoisie n'a brillé ni par sa clairvoyance ni par sa sobriété ... « Plutôt une fin effroyable qu'un effroi sans fin, tel est le testament policier de toute classe agonisante » rappelait-on jadis. Nous n'en sommes pas là, mais il serait bien naïf d'attendre une attitude « plus raisonnable » d'une domination qui a renoncé à réfléchir, même si elle continue à alimenter toutes sortes d'usines à gaz bureaucratiques (voir *La société du pire*)...



Un jour, peut-être...

« Y a-t-il encore une vie avant la mort ? »
Graffiti

Dans cet occident, où depuis un moment déjà « la vie ne vit plus », la mort s'est quant à elle transformée en simple éventualité. « ça peut arriver à tout le monde » comme les attentats, les accidents d'avion ou d'autocar. D'ailleurs on meurt le plus souvent frappé par un mal (le cancer, les crises cardiaques) qui, à la manière des accidents de la route, n'attend que la mobilisation-responsabilisation de la société pour se résorber avec, bientôt, l'aide précieuse de la

sélection génétique pré-natale. Les incitations semi-thérapeutiques qui se multiplient (20 minutes de marche et 5 fruits et légumes par jour) semblent en tout cas indiquer que si nous gérons bien notre « capital santé », il n'y a pas de raison qu'on nous refuse la vie éternelle ! Tous centenaires ! et après, un jour, peut-être... Une pensée, en passant, pour les ouvriers qui n'ont quant à eux que peu de chances de profiter de la retraite : leur espérance de vie, en Rance, s'arrête à 64 ans...

Bien évidemment, l'occultation de la mort ne peut mener qu'au refus pure et simple de la vieillesse avec la perte de dignité qui l'accompagne. Et dans ce domaine, notre époque régresse à pas de géants. Botox, lifting des paupières, centre de bronzage, implants capillaires, crèmes anti-rides (dés 20 ans), épilation au laser, liposuccion, shake-up, etc. l'existence tend à être jalonnée toujours plus étroitement par d'astreignantes opérations de remise au goût du jour, d'entretien de la grimace d'éternelle félicité qui est le propre de tout ceux qui se soumettent entièrement aux diktats de la marchandise. L'organisation totalitaire des apparences entre dans une phase d'hystérie, mais qui dit nouveau seuil de la réification, dit nouveaux et juteux marchés, donc « tout bénéf » pour certains ! Les fanatiques de l'aliénation pourraient sereinement (sic) se complaire dans leurs fantasmes d'immuable jeunesse, si cette artificielle jouvence ne se trouvait pas constamment démentie par tous les à-côtés vénéreux des « réalisations » de cette société.

Et déjà, les petits soldats de la bonne humeur et du teint halé tombent en masse victimes des boîtes à UV qui sont autant d'accélérateurs des cancers de la peau, les rumeurs persistantes sur les effets « à long terme » des injections de collagène sèment la panique chez les accros, tandis que d'autres découvrent horrifiés que leur crème préférée est préparée à base de placentas provenant d'avortements !

Enfin, à l'âge du « tourisme de transplantation » et de l'« acharnement thérapeutique », où l'on maintient en « vie végétative » à défaut de cryoniser, il est hors de question de laisser le mourrant tranquille car l'agonie devient, dans nos sociétés : « le moment où l'individu échappe à tout

pouvoir, retombe sur lui même et se replie en quelque sorte sur sa part la plus privée. » (Foucault). Instant de liberté parfaitement inacceptable que la médecine moderne se chargera de neutraliser: « Mourir à l'hôpital !...Je me serais fait confisquer ma fin, donc ma vie. Se faire voler et sa vie et sa mort ! La fin de ma vie ne devait m'échapper sinon, avec elle, disparaissait tout le sens qu'elle avait eu. Le moment le plus essentiel, celui de la signification, ne me serait pas donné. » (N'Dréa)³

Dans ces conditions, on ne s'étonne pas que le suicide devienne une « nouvelle épidémie moderne », certains poussant même la « subtilité » jusqu'à en user pour se venger ; bien plus que les kamikazes du métro londonien c'est la froide colère d'un Richard Durn qui hante cette société... Déshumanisation de la vie, confiscation de la mort ; déshumanisation de la mort, confiscation de la vie... On aura beau tourner le problème dans tous les sens, on en revient toujours à la même conclusion : il faut en finir avec ce monde avant qu'il en finisse avec nous.

La société du pire

« Icebergs, sans garde-fou, sans ceinture, où de vieux cormorans abattus et les âmes des matelots morts récemment viennent s'accouder aux nuits enchanteresses de l'hyperboréal.

Icebergs, Icebergs, cathédrales sans religion de l'hiver éternel, enrobés dans la calotte glacière de la planète Terre. Combien hauts, combien purs sont les bords enfantés par le froid.

Icebergs, Icebergs, dos du Nord-Atlantique, auguste Bouddhas gelés sur des murs incomtemples, Phares scintillants de la Mort sans issue, le cri éperdue du silence dure des siècles. »

Henri Michaux *Icebergs*

Le XXI^e siècle, qui n'aura pas été conquérant bien longtemps, semble désormais condamné à regarder fondre l'arctique en faisant semblant de croire que tout continuera comme avant. Quelques uns s'aventurent toutefois à dessiner une esquisse de l'avenir proche, histoire de...

Ainsi, en novembre 2007, le programme des nations unies pour l'environnement a rendu un rapport⁴ baptisé Geo 4 dressant l'habituel « tableau alarmant de la situation écologique de la planète » mais étudiant aussi 4 scénarios politiques différents et leur implications. Chaque politique était définie selon sa principale priorité : le marché, la sécurité ou l'écologie.

Sans surprise, la politique dite « libérale » serait la plus nocive alors que la priorité donnée à l'écologie permettrait de sauver une partie de la biodiversité, de l'eau et de l'énergie.

Depuis *Halte à la croissance* publié par le club de Rome en 1972, le catastrophisme optimiste⁵ est devenu une mode intellectuelle dans les institutions internationales puis, par la suite, un peu partout. Evidemment, il est de bonne guerre de faire de l'alarmisme quand on cherche à obtenir plus de subventions mais cela correspond aussi à une forme d'*invariance du progressisme*.

Il faut en effet être gravement naïf ou simplement « de gauche », pour espérer que les rapports sociaux qui nous ont amenés là, nous permettront aussi d'en sortir. « Si on s'y prend à temps » annoncent politiciens et autres starlettes écolocrates comme si l'accélération permanente qui caractérise la civilisation capitaliste allait providentiellement s'atténuer, « par bon sens » ! Mais non, nous n'aurons pas la société écologique, équitable et pacifiée rêvée par les technocrates, nous attend plutôt la société du pire toute à la fois marchande, écologique et sécuritaire, un capitalisme sénile naviguant à vue au milieu des icebergs...

« Tous dans le même mauvais jus ! A la vie, à la mort ! Laissez vous bercer par l'orchestre ! » C'est quand il n'y a plus de chaloupes pour les troisièmes classes, que l'unanimité se fait le plus pressant. Reste à savoir si les passagers tomberont dans le panneau. Certes, il n'y a pas moyen de quitter le navire mais plutôt que de continuer à faire confiance au capitaine il reste des désertions à inventer, des vies à se réapproprier, des mauvais coups à donner et jamais rien n'est joué...

¹ On peut obtenir des photocopies de ce texte désormais introuvable auprès du cercle antinucléaire de Paris

⁴ Consultable sur internet à l'adresse : www.amep.org/geo

⁵ Au moment où nous écrivions ce texte, un article intitulé *Après nous, le déluge* paru dans le quotidien Le Monde, évoquant sur un ton compatissant « la soif d'éternité » de nos contemporains, faisait par la même occasion l'apologie de la dernière trouvaille d'un professeur de philosophie « le catastrophisme éclairé » qui consisterait selon son promoteur à « penser la continuation de l'expérience humaine comme la négation d'une autodestruction. Avec l'espoir que cet événement, bien qu'inéluctable n'ait pas lieu. » (!) Rien ne vaut une ampoule grillée pour éclairer la café !

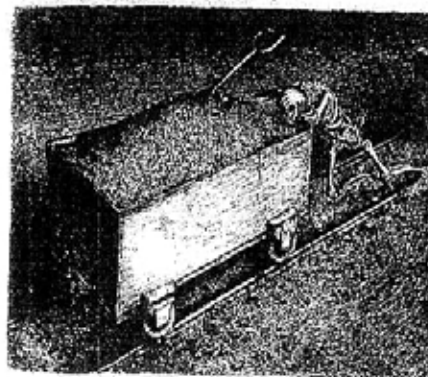
De la suie dans le sang : petits raccourcis nécrologiques

Cette société, qui a fait de la neutralisation de l'Histoire un principe vital, se rêve éternellement « née de la veille ». Une immaturité volontariste qui trouve toutes sortes de défenseurs, plus ou moins inattendus, chez les apôtres de l'immédiatisme branchouille ou activiste. Mais, qui ne se contente pas de piocher dans le passé pour y trouver les références qui l'arrange s'aperçoit que, de son berceau industriel à sa décrépitude virtuelle, le capitalisme occidental reste « in fine » fidèle à lui-même. N'est pas Peter pan qui veut ! Et plutôt que de rester le nez dans le guidon de la nouveauté, mieux vaut tenter de comprendre l'évolution de ce système gâteux à l'aune de son enfance turbulente...

L'esprit de la mine

« La mine est la pire base territoriale pour une civilisation permanente. Lorsque les filons sont épuisés, elle doit être abandonnée, laissant derrière elle ses déchets, ses hangars déserts et ses maisons. Les terrils forment un environnement désordonné, souillé et le produit final est épuisé. »

Lewis Mumford *Technique et civilisation*



Pour ce même auteur, au XIX^e siècle « L'humanité se conduisit comme un héritier pris de boisson ». L'esprit de la mine qui consistait à se ruier vers le moindre filon pour l'exploiter jusqu'à épuisement en fut le symbole.

De la soudaine passion pour les bio-carburants, qui menace de transformer l'Amazonie en champs de production intensive de soja, aux premières manœuvres autour des ressources libérées par la fonte de l'Arctique, sans oublier les barbouzeries qui pimentent le partage de ce qui reste d'or noir, les variantes modernes de cet esprit de la mine ne manquent pas. La palme pourrait toutefois revenir au nucléaire, énergie éminemment renouvelable qui a le mérite, avec l'enfouissement des déchets, de préparer de nouveaux filons de contamination pour les prochains millénaires.

Si aux petits entrepreneurs du XIX^e ont succédé des Etats centralisés, la sobriété n'est pas, bien au contraire, à l'ordre du jour. C'est là l'autre facette de l'esprit de la mine : consacrer, sous un vague vernis de considérations fatalistes (« on n'arrête pas le progrès »), le dogme de l'autonomie de la production par rapport à la satisfaction des besoins humains. On « produit pour produire » au mépris du plus simple bon sens, voire même du plus strict instinct de conservation (Et nous ne parlons même pas ici des mines de Potosi dans l'empire espagnol d'Amérique, où perirent des milliers d'indiens au XVI^e et XVII^e siècle).

Ce n'est certes pas un hasard si l'exploitation industrielle du charbon a souvent été décrite à l'aide de termes empruntés au registre militaire : le fond était un champ de bataille, les éboulements et inondations des ennemis d'un mineur devenu « soldat de l'abîme ». Ce secteur de production est effectivement resté le plus mortifère comme on le voit avec les accidents à répétition en Chine ou en Russie. Mais la « métaphore » militaire indiquait surtout un tournant radical dans l'histoire du travail humain : nécessitant une concentration de l'activité jamais atteinte auparavant, devenant plus compliquée et dangereuse à mesure qu'elle avançait, l'extraction du charbon s'accompagnait du saccage de l'environnement et de la dégradation accélérée de la santé des populations. En somme, ce progrès de l'industrie a surtout constitué une régression quasi-barbare pour tout ceux qu'on y exploitait. Maintenant que l'extraction est reléguée dans les périphéries, on communique dans l'horreur de ces excès, mais c'est pour mieux occulter le triomphe durable de l'esprit de la mine. L'histoire du pétrole et des innombrables épisodes de prédation impérialistes qui l'ont jalonné jusqu'à la récente invasion de l'Irak illustre parfaitement la pérennité de cette imbrication entre progrès et régression, autrement dit l'étonnante facilité avec laquelle la civilisation propage la barbarie.

Précisons toutefois, « à sa décharge », que cette civilisation capitaliste ressemble elle-même chaque jour un peu plus à un vaste labyrinthe de galeries mal étayées que guette un fatal coup de grisou tandis qu'inlassablement son inconscient minier lui susurre « creuse, creuse ! »...

détruisent sans cesse – Eternel travail de Sisyphe ! telle est notre mort ! – Squelette et sperme ne paraissent rien que néant ; un épicier n'en donnerait pas la façon d'un blanchissage.

Tant que les forces composantes et les forces décomposantes s'équilibrent, nous restons sous la forme présente. Mais dès qu'elles cessent un seul instant de se balancer, nous nous transformons. Si ce sont les formes composantes qui l'emportent, nous venons au jour ; si ce sont les forces décomposantes, nous rentrons sous terre. Dans les deux cas nous demeurons dans le monde. Car tout est dans tout, rien ne se fait de rien ; le néant est un mot, et la Mort et la Vie, deux autres ; il n'y a qu'une chose vraie, l'éternelle circulation de toutes choses par leurs actions et réactions réciproques. La Vie et la Mort commencent par les mêmes phénomènes.

(...☹)

J'applique ces notions à l'Europe actuelle. L'Occident est cette partie lentement désorganisée par le principe morbide. Les richesses sociales y sont injustement distribuées. En échange d'un travail qui outrepassé leurs forces, les classes travailleuses ne reçoivent plus que des aumônes insuffisantes pour soutenir leur vie – Comme les plus petits des vaisseaux et des nerfs meurent faute de sang dans les organes en voie de destruction, de même hélas ! les rangs dits inférieurs de la société sont décimés sans répit par la faim, la maladie et la mort. Entre ces écueils, les populations ouvrières se traînent avec peine, hâves, chétives, dépérissant dès la naissance, harassées jusqu'à la fin. L'Occident est la caverne des grands maux ; la mort y trône : les voleurs que la Loi protège et ceux que la Loi punit s'y livrent des combats acharnés.

Mais autour de ce foyer de gangrène et de pestilence se pressent les peuples au sang chaud, aux reins puissants ; capables de détruire parce qu'ils sont forts, capables de fonder parce qu'ils sont croyants, capables enfin de comprendre des vérités nouvelles parce qu'ils n'ont pas l'esprit corrompu par des préjugés. Ainsi, tout autour des tissus menacés de mort, nous avons vu se presser les vaisseaux et les nerfs de formation nouvelle.

Sur ce théâtre de lutte sociale, les forces composantes et décomposantes sont donc aussi rapprochées que possible ; c'est bien le cas analogue à celui que nous observons tout-à-l'heure sur le corps de l'homme. La vie et la mort sont aux prises ; de ces deux éternelles adversaires laquelle l'emportera ? – Le flot des peuples qui, de l'Extrême Orient, s'élève, cherchant son niveau pour déborder, s'étendra-t-il sur nous ? Balaiera-t-il cette mare croupissante de jouissances et de misères que nous appelons pompeusement la Civilisation ? La jeune souche humaine étendra-t-elle partout ses rameaux verts, et des races pleines de sève et de fécondité prendront-elles la place des races vieillies ? – Ou bien, la putréfaction occidentale entraînera-t-elle tout à la Mort ?

(...☹)

Sur nos sociétés, travaillées d'un mal organique incurable par les procédés ordinaires, faut-il hésiter à appeler l'Invasion ? Je réponds par une consultation chirurgicale ; c'est mon ancien métier.

Un homme est atteint d'une affection chronique qui l'entraîne rapidement ; il a le teint plombé, les pommettes saillantes, le corps d'une maigreur livide. Les remèdes employés jusque là n'ont pas eu la puissance de conjurer le mal : ce n'est plus qu'au prix d'une opération pénible qu'on peut sauver cette existence en péril.

Hé bien ! hésitez-vous à conseiller cette opération de salut ? Laissez-vous le patient s'éteindre *suivant l'art* pour lui épargner quelques secondes de douleur et ménager les affectueux préjugés de ceux qui l'entourent ? Cette indifférente sensiblerie sera-t-elle du courage et du sang-froid ? Y aura-t-il conscience à rester neutre en face d'un agonisant ? Le médecin qui tiendrait cette conduite n'abuserait-il pas de la confiance accordée ? ne mentirait-il pas à ses convictions ?

Je crois avoir suffisamment démontré que la Civilisation européenne est dans un état aussi désespéré que ce malade ; je suis convaincu que la plupart des politiques et philosophes qui raisonnent en matières sociales ont la même persuasion que moi, et je les accuse hautement de ne pas oser dire ce qu'ils osent penser. C'est mal calculer que de mentir. Et c'est un sacrilège de tromper les mourants !

Expérience et caractère dans la nécropolitique capitaliste : quelle idiorythmie ?

Benjamin affirme que le cours de l'expérience a *chuté* et le récit disparu. Or aujourd'hui, jamais « époque » n'aura moins bien compris la violence sourde qui la déchire et n'aura prétendu mieux intégrer la contestation bavarde qui la travaille.. La notion de risque est devenue depuis une vingtaine d'années le critère principal de légitimation du capitalisme, la « valeur des valeurs », traçant un fil rouge entre catastrophes naturelles et industrielles, insécurité et pauvreté.

Ainsi l'esprit est devenu industriel et sa valeur est réputée baisser, cependant que la vie de l'industrie se veut principalement cognitive...

Nombre des transformations de l'organisation de la société et de l'entreprise s'appuient aujourd'hui ostensiblement sur le dialogue, la concertation, l'argumentation, mortifiant toute opposition constituée en la stigmatisant comme « psychorigide », sur un mode à la fois dépolitisant et psychologisant. La transparence communicationnelle, la circulation libre d'arguments, superficiels car sortis du système conflictuel qui leur donne leur énergie critique constitue un des fondements les plus importants de la mutation contemporaine.

Or si la crise, *krisis*, en tant que distinction et jugement, est bien le canevas même du politique, l'agonisme politique, le combat politique, comme lutte de classes et conflit de décisions, s'est vu progressivement transformer en antagonisme apolitique voire antipolitique.. Cette métamorphose est l'effet de l'appropriation économique du vide inappropriable *entre* les singularités, le lieu d'origine an-archique du politique, et par conséquent de la réduction de la pléthore des formes de vie à l'impératif performant du capital, et à son essence : la plus-value par le flux tendu.

Le vide de *krisis*, est précisément saturé par la figure performative du capitalisme mondial ; fermé sur soi et réduit à lui-même, le *globe* devient une présence massive. Les camps, la décolonisation et la fin de la guerre froide auraient ouvert à la mélancolique libéralisation du monde, et aux fins de l'histoire et de l'homme, à un capitalisme global comme horizon total de l'être, limite infinie de l'inscription de la *finitude infinie* (!) de la vie..

A l'heure de la tyrannie technologique, le processus de grammatisation qui constitue le processus d'individuation des peuples, connaît de nouvelles formes, analogiques et numériques, qui sont celles, redoutables, du monde industriel. La novlangue et les *hypomnèses* culminent dans les modèles de socialisation hégémoniquement prescrits par les oligarchies au pouvoir, le *workfare* et les marchés du *knowledge management* (management de la connaissance). La novlangue procède principalement par inversion de sens et par-oblitération ; ainsi de l'oxymore centrale du libéralisme qu'est le « capital humain » jusqu'au non moins central culpabilisateur de chômeurs qu'est le *workfare*, comme combinatoire de l'Etat pénal et de la désocialisation par le travail obligatoire..



La récente mutation anthropologique, qui a vu se transformer notamment l'expérience humaine sans parler Benjamin, se caractérise par la transformation de la durée et du rythme (qui donnaient son sens à l'expérience) dans l'immédiateté et l'instantanéité capitaliste et numérique. Capitalisme et cybernétique n'inscrivent dans la durée que les éléments essentiels de leur développement, à savoir le profit d'un côté et la dépossession de l'autre, déferlantes soutenues mondialement par des techniques éprouvées comme en rodage : flexisécurité, propagande médiatique, guerres privées, fichages et contrôle, traçabilité, crédits en tous genres, antidépresseurs et autres placebos, nouvelles formes de sociabilité virtuelles (dont les Otaku, au Japon, enfants biberonnés au virtuel et amoureux de personnages de mangas, ont été les premiers mutants, jusqu'à Second life et Big Brother..), mais aussi nouvelles formes sociales du réel, entre *downsizing* (cure d'amaigrissement), externalisation et enfermement: sumuméraires, réfugiés, sans papiers et prisonniers participent tous ainsi d'une même vie nue...

La société de l'immédiateté engendrée par la tyrannie technologique ne fantasme rien d'autre que la mort ; la « logique métrique » s'est déplacée de l'horloge à l'écran numérique (téléphone, ordinateur). Si c'est bien une nouvelle forme de soumission au pouvoir, plus directe du fait que le travail est décentralisé, et qu'elle ne fonctionne plus comme avant dans le face à face et la hiérarchie pyramidale, on peut y voir l'aboutissement de la honte prométhéenne telle que la décrivait Anders, honte de l'être humain imparfait face à la pure perfection des machines, et surtout à leur vitesse d'évolution.

Et c'est bien la clé de la nécropolitique aujourd'hui : la mobilité et le risque permanents imposés depuis les camps et les décolonisations empêchent toute projection à long terme tout en instillant une crainte lancinante du temps et des rapports sociaux. Le capitalisme mortifère a créé un conflit entre le caractère et l'expérience, l'expérience d'un temps disjoint menaçant de plus en plus l'aptitude des gens à se forger un caractère au travers de récits continus, luttes de classes et histoires sociales principalement. Le capitalisme flexible comme le capitalisme routinier bureaucratique qu'il remplace appauvrit le caractère comme l'expérience par la fragmentation et la superficialité. Il ne laisse plus à la critique que la simple mesure de la différence entre le monde fluide qui s'annonce (idiorrythmie généralisée) et la réalité observée (idiorrythmie sous surveillance).

Qu'une catastrophe naturelle, un plan de licenciement ou un conflit social éclate et immédiatement s'affairent des troupes de polices anti-émeutes (d'anti-pillage surtout), de psychologues, de syndicats-flics, de journa-putes et de thérapeutes en schizophrénie, chargés de faire parler les « traumatisés » sur leur « expérience », et de les amener à accepter, voire à *revendiquer* « le sort qui les frappe », le destin comme disaient les Anciens...

C'est la logique même de la nécropolitique de prévenir la formation de champs critiques potentiellement « chargés » en *diffusant* au maximum les tensions. Tout est fait pour empêcher que les ensembles critiques deviennent *métastables* et qu'ils restent *asthéniques*. Chaque fois qu'une contradiction apparaît dans un réseau, risquant de polariser et de resolidifier ce que le capital veut voir rester fluide, cette contradiction est immédiatement soumise à un traitement communicationnel, répressif ou participatif destiné à décharger tout potentiel subversif... Ainsi peut-on causer des renouveaux de la servitude volontaire et du retour du religieux, des dépressions individuelles et des craintes des masses pendant que les prisons débordent, que se vérifie l'identité nationale, qu'on instaure la rétention de sûreté en même temps que le paquet fiscal...

La séquestration des représentants de Michelin chez Kléber, les actes de sabotage des cheminots en octobre, les émeutes dans les centres de rétention, mais aussi les émeutes passées sous silence au Cameroun ou en Guinée Equatoriale, comme l'offensive naxalite en Inde ou les luttes des sans-terres sud-américains viennent heureusement rappeler que des formes d'individuation puissantes persistent face au dissipatif, au dispersif et au psychotique manié et cultivé contre nature par le capital...Gare à la revanche et youpla boum !!...

« Sur la mort, la guerre, les fléaux et la famine » (extraits)

Ernest Coeurderoy¹

Pendant huit ans j'ai fouillé dans les cadavres humains sous la direction des princes de la science. Et pendant huit ans, je rentrais tous les soirs accablé de fatigue, et je me disais : je saurais nommer jusqu'au plus petit nerf d'un mort et je ne sais pas ce qu'est la mort. Et je me lavais les mains, et je m'endormais, mécontent de mon travail de machine, et je me disais : Mes maîtres m'apprendront bien quelque jour ce qu'est la Mort.

Ah oui ! les maîtres, ils ont vraiment bien autre chose à faire que d'observer la nature ! Eux qui ne voient guère dans l'homme vivant qu'un cadavre et une matière à spéculations, vont-ils donc m'enseigner que le Cadavre vit et qu'il y a toute une science dans la vie du Cadavre ?

Nos maîtres sont ainsi. Ils nous amènent en face des questions les plus formidables, en face de la mort, et nous disent à l'oreille : Il y a là un problème terrible, un secret impénétrable ; -qu'il vous suffise de savoir qu'un cadavre est un cadavre et un globule de sang un globule de sang. Nous mêmes nous ne devons en connaître que cela !

Ah ! vous ne savez que cela, beaux porteurs d'hermine, habiles escamoteurs de membres, braves savants à répétitions ! Vous ne savez que cela, et vous ne souffrez pas de votre ignorance ! Et parce que vous n'avez jamais osé soulever le voile de la vierge déchamée qui s'appelle la Mort, vous pensez que des imaginations ardentes ne le déchireront pas ! Mais vous oubliez donc que l'espèce humaine est curieuse, et que c'est grâce à sa curiosité que notre première mère connut le bonheur, et que nous le connaissons tous !

Pour ma part, les prêtres et les docteurs m'ont fait voir deux choses de trop, le Saint-Sacrement et le Cadavre. Et j'ai juré de pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire et de disperser, parmi le peuple, les dernières reliques de la religion et de la science. Et je dirai au peuple : Vois ce que valent les autorités les plus renommées ; vois et foule aux pieds ! C'est de tout temps qu'il faut chasser les marchands du temple.

Elles n'ont pas été perdues pour moi, les heures passées dans les amphithéâtres ; avec les morts, je songeais toujours à autre chose qu'aux exigences du prochain examen. J'observais le théâtre des dernières luttes que la vie et la mort se livrent sur notre organisation fragile ; j'admirais les travaux de défense de l'une et les plans d'attaque de l'autre, lorsque toutes deux, pour remporter la victoire déploient leurs efforts suprêmes. Et c'est en étudiant le travail de composition et de décomposition d'un organe que je pénétrai les mystères de destruction et de renaissance d'une société.

Au milieu de notre corps, en effet, de même qu'au milieu des sociétés, les forces décomposantes creusent sans cesse un abîme que les forces recomposantes comblent sans cesse – Eternel travail des Danaïdes ! telle est notre vie.- Sur notre cadavre, au contraire, et sur les ruines des sociétés, les forces recomposantes élèvent sans cesse des germes que les forces décomposantes



¹ Ces extraits sont tirés du sixième chapitre du fameux « Hurrah !!! ou la révolution par les cosaques » paru en 1853